



**HAL**  
open science

## Cuba, de la subversion des normes révolutionnaires à la (re)création d'un espace public

Marie Laure Geoffray

► **To cite this version:**

Marie Laure Geoffray. Cuba, de la subversion des normes révolutionnaires à la (re)création d'un espace public. Territoires et Sociétés dans les Amériques, Nov 2007, Rennes, France. 8 p. halshs-00203053

**HAL Id: halshs-00203053**

**<https://shs.hal.science/halshs-00203053>**

Submitted on 8 Jan 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Second Congrès Bisannuel du GIS - Réseau Amérique Latine

*Territoires et Sociétés dans les Amériques*

Rennes 15-17 novembre 2007



\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\* **Meilleure communication Jeune Chercheur** \*\*\*\*\*

**Premier Prix**

\*\*\*\*\*

## **Cuba, de la subversion des normes révolutionnaires à la (re)création d'un espace public**

MARIE LAURE GEOFFRAY <sup>1,2, A, B.</sup>

<sup>1</sup> IEP de Paris – 27 rue Saint Guillaume, 75007 Paris

<sup>2</sup> IHEAL-Paris 3 – 28 rue Saint Guillaume, 75007 Paris

[marielaureg@gmail.com](mailto:marielaureg@gmail.com)

<sup>A</sup> Doctorante à l'IEP de Paris

<sup>B</sup> ATER à l'IHEAL

**Résumé** Les normes du pouvoir révolutionnaire sont, à Cuba, inscrites dans l'espace. Elles fonctionnent comme des signes performatifs qui à la fois rappellent constamment la présence du pouvoir et catégorisent les individus selon leur conformité aux normes. Mais depuis la crise économique des années 1990 des logiques centrifuges à l'œuvre au sein de la société cubaine viennent remettre en question la capacité du pouvoir à générer une socialisation révolutionnaire homogène. On observe des dynamiques particulièrement étonnantes dans des collectifs de jeunes artistes. Ceux-ci cherchent à s'émanciper des normes révolutionnaires en tentant de retrouver un héritage historique, politique et artistique distinct de la lecture qu'en font les leaders du pays. Leur objectif est de socialiser le pouvoir de création qu'ils opposent au pouvoir des normes afin de promouvoir l'acceptation de la diversité et de la pluralité de la pensée et des expériences sociales.

**Mots-Clés:** normes, révolution, pouvoir, émancipation, espace public.



Les normes révolutionnaires sont, à Cuba, installées dans les espaces publics, et particulièrement les espaces urbains. Il y a partout des images, des bustes, des portraits, des pancartes-slogans qui fonctionnent comme des marqueurs idéologiques, sortes de bornes ou de balises des territoires concrets et des imaginaires collectifs. Ces marqueurs produisent des mécanismes d'apprentissage qui permettent aux individus d'intérioriser les valeurs et les normes de la société révolutionnaire. Ils sont porteurs de signes d'un 'devoir-être' révolutionnaire qui a pour effet à la fois de singulariser les individus en les jugeant chacun à l'aune de ces marqueurs normatifs et de les inclure dans une communauté unie/unique, dans une expérience totalisante de laquelle ils ne peuvent s'échapper qu'en étant immédiatement rejetés dans une extériorité par rapport à cette communauté.

Pourtant avec la crise économique des années 1990, l'espace national mythifié comme un et indivisible a connu une logique centrifuge. Certains quartiers sont devenus des territoires avec des dynamiques propres, susceptibles de produire une contestation sociale qui viendrait s'inscrire en faux par rapport à la matrice de la révolution dont l'un des objectifs est la production d'une socialisation homogène. La ville d'Alamar, en banlieue Est de La Havane, en est un exemple tout à fait singulier. Cette ville avait fait l'objet d'expérimentations politiques et sociales particulières au début de la révolution : elle avait été imaginée et construite comme la ville de l'« Homme Nouveau ». Elle est aujourd'hui la capitale de la contre-culture, si ce n'est dans l'île, du moins à La Havane.

Le cas d'étude d'Alamar permet d'explorer deux hypothèses : dans quelle mesure la crise a généré une fragmentation de l'espace national, ce qui a permis l'émergence d'acteurs plus autonomes sur certains territoires et à quel point ces acteurs ont créé des dynamiques de contestation à travers notamment la création artistique qui viennent questionner la matrice totalisante de l'expérience révolutionnaire.

Je montrerai tout d'abord à quel point l'inscription spatiale des normes révolutionnaires est un vecteur de dissémination idéologique dans la société cubaine<sup>1</sup>. Puis, à travers l'étude d'un groupe de poètes et performateurs installés à Alamar, j'analyserai la présence de formes d'émancipation de ces normes de pensée et de comportement et l'existence de stratégies de désocialisation/resocialisation de l'expérience révolutionnaire. Enfin je me demanderai si ces nouvelles pratiques permettent la (re)création d'un espace public pluriel.

## **1. Inscription spatiale des normes révolutionnaires**

### **1.1 Des signes performatifs**

Il n'y a pas d'affiches publicitaires à La Havane mais partout s'étalent d'immenses panneaux-slogans. On peut les classer en quatre catégories : les slogans du régime, les modèles didactiques, les cadres structurants de la pensée et les normes de l'action, les instruments de surveillance avec visée performatrice. Ces panneaux prolifèrent particulièrement sur les grands axes d'entrée/sortie du centre-ville. Ils rappellent que si on quitte le centre-ville on ne quitte pas la centralité du pouvoir, disséminé territorialement.

---

<sup>1</sup> Voir Daniel H. Ortega « En cada barrio : timocracy, panopticism and the landscape of a normalized community », <http://culturemachine.tees.ac.uk/Articles/ortega/index.htm>, accès le 15 décembre 2006.



Pour le philosophe Daniel H. Ortega qui est l'un des rares à avoir travaillé sur ces signes, ils ont deux fonctions : construire une identité et un sentiment d'appartenance à la communauté cubaine à l'aide de la promotion d'un récit national mythifié (catégorie 2) et du contrôle de tous sur tous (catégorie 4)<sup>2</sup>. J'adhère à l'analyse de ces signes comme des vecteurs de dissémination d'un « ensemble de valeurs culturelles », mais je les pense surtout comme des marqueurs idéologiques. Leur fonction n'est pas seulement de rappeler des valeurs et des combats fondateurs mais d'imposer les normes du 'devoir-être' révolutionnaire (catégorie 1 et 3), les catégories acceptées du comportement et de la pensée. L'existence de ces signes dans le paysage crée immédiatement une intériorité et une extériorité aux normes : il y a ceux qui s'y conforment, et les autres, les « dissidents », les « non-conformes »<sup>3</sup>. En cela ces signes ont une visée immédiatement performative. Ils permettent une auto-surveillance fonctionnelle.

## 1.2 Normer l'imaginaire, naturaliser la norme

Si on part de la définition foucauldienne<sup>4</sup> de gouverner (non restreinte au sens juridique) comme la « [structuration du] champ d'action éventuel des autres », on peut analyser la dissémination de ces signes comme des « relais instrumentaux » du régime qui ont un impact direct sur l'imaginaire social et politique de leurs cibles. Ces cibles deviennent le réceptacle d'une production normative depuis le sommet. La mise en compétition entre les habitants des quartiers, le rappel des bons comportements révolutionnaires à adopter et des modèles à imiter fondent du coup une communauté unie par une lecture politique normalisante et totalisante. L'unité devient la norme suprême dans laquelle se subsument toutes les singularités (figure 3 - *Revolución es Unidad*) La proclamation de l'existence d'une norme et d'une valeur : être révolutionnaire créé un « état de conscience et de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir ».<sup>5</sup>

Si ces normes ont pu fonctionner comme des catalyseurs pour construire la nouvelle société cubaine post-révolutionnaire, aujourd'hui les signes visuels des normes acceptées/acceptables génèrent des logiques diverses, de la reproduction à la divergence implicite ou explicite. On ne peut donc préjuger de la réception de ces normes de la pensée, du comportement et de l'action par les citoyens. Et ce d'autant plus qu'il existe depuis la mise en place de la Période Spéciale une forte discordance cognitive<sup>6</sup> entre l'expérience sociale des cubains et les normes édictées par les autorités révolutionnaires : celles-ci parlent d'épique et de vertu révolutionnaires alors que les cubains sont englués dans les difficultés du quotidien.

---

<sup>2</sup> Daniel H. Ortega, *opus cit.*, p.10.

<sup>3</sup> Ces deux termes « disidente » et « no conforme » et même « gusano » (ver de terre, en fait traître, la pire insulte à Cuba) sont couramment employés dans les conversations de tous les jours.

<sup>4</sup> Michel Foucault, « Deux essais sur le sujet et le pouvoir », in Hubert Dreyfus et Paul Rabinow, **Michel Foucault, un parcours philosophique**, Paris, Gallimard, 1984, p.297-321.

<sup>5</sup> Michel Foucault, **Surveiller et Punir**, Paris, Gallimard, 1975.

<sup>6</sup> Albert Hirschman (1983) reprend la théorie psychologique de la discordance cognitive pour l'utiliser dans le cadre de son analyse de la déception comme force motrice dans les affaires humaines. La discordance cognitive c'est ce que les personnes chercheraient à tout prix à éviter pour préserver leur cohérence cognitive. Hirschman prend l'exemple d'une personne qui lirait beaucoup de magazines automobiles et qui achèterait une ford et ne lirait plus dès lors que des publicités pour ford pour éviter toute information discordante, i.e. être persuadé d'avoir fait le bon choix. A Cuba il est quasiment impossible de préserver sa 'cohérence cognitive', ou alors au prix d'un déni de réalité (parler du progrès alors que tout devient vétuste, de résistance héroïque des cubains alors que tous luttent pour leur survie au quotidien, etc.)



Par ailleurs il y a un véritable brouillage des lignes : on peut promouvoir la norme dans l'espace public et la subvertir dans des activités privées<sup>7</sup>, on peut être l'archétype du bon révolutionnaire et être le premier à partir vers Miami si l'occasion se présente. Il devient donc impossible de reconnaître les citoyens réellement « conformes » de ceux qui sont dans une démarche de monstration stratégique de leur « conformité ».

## **2. Dynamiques d'émancipation**

Le contexte de crise des années 90 permet une autonomie accrue des acteurs (moins de contrôle possible) et une plus grande fluidité sociale et politique. C'est à ce moment-là qu'émergent des groupes ou collectifs qui inventent d'autres formes d'organisation et de fonctionnement, de façon semi-autonome.

### **2.1 Alamar, terrain propice à une territorialisation des dynamiques socioculturelles**

Alamar est une ville utopique. Sa création a été voulue par Che Guevara. L'idée fondamentale était de créer une ville nouvelle pour un « Homme Nouveau ». Construite par des micro-brigades de volontaires en attente d'un logement (*las micros*)<sup>8</sup>, Alamar ressemble à nos banlieues françaises: grandes barres, espace rationalisé, les immeubles ont des numéros plutôt que des noms. On était sélectionné pour y habiter : il fallait être un « bon révolutionnaire ».

Alamar, ancien quartier modèle, est cependant aujourd'hui perçu par une grande partie des habitants de la capitale comme une ville marginale. Comment Alamar est passée du centre de l'expérience révolutionnaire, symbole à la fois concret (architecture et confort modernes) et du domaine de l'imaginaire (la création de l'« Homme Nouveau ») à la marginalisation ? La ville a été segmentée par rapport au centre de ville car la crise a vu une diminution drastique des transports collectifs dépendants des approvisionnements du bloc de l'Est. Il est intéressant de constater que la territorialisation de fait subie par Alamar n'a pas seulement été vécue comme un drame imposé, mais aussi comme la possibilité d'une action artistique créatrice.

### **2.2 Concurrence pour l'appropriation ou la génération du sens**

J'ai particulièrement travaillé sur un groupe: le collectif Omni-Zona Franca, collectif de poètes, plasticiens et performaticiens. J'ai choisi de me concentrer sur ce collectif car il a survécu depuis une dizaine d'années, car il est basé sur un principe d'autonomie par rapport aux institutions étatiques et entretient à la fois des liens locaux et des connexions internationales.

Omni-Zona Franca signifie le tout, la zone franche. Il s'agit selon ses membres de s'occuper de tout, de parler de tout, partout et librement. Omni (comme il est le plus souvent appelé) utilise notamment l'élément graphique, le graffiti pour s'approprier les murs gris, sales et peu entretenus de la ville laissée plus ou moins à l'abandon et de la remodeler par la

---

<sup>7</sup> Vincent Bloch (2006) parle d'instrumentalisation stratégique des normes dans la vie quotidienne, proclamées dans l'espace public, subverties dans l'espace privé.

<sup>8</sup> Extrait d'un entretien avec Miguel cité dans Bérengère Morucci, **opus cit.**, Paris, L'Harmattan, 2006 : « il y avait beaucoup de rigueur dans le travail, une grande discipline dans le groupe. On exigeait beaucoup de nous. Le groupe éliminait lui-même les éléments qui ne travaillaient pas assez, lors des réunions », p.60.



couleur et la forme pour y imprimer l'image d'utopies nouvelles.<sup>9</sup> Ils voient Alamar comme (je cite) un « espace d'action », ils veulent (je cite) « créer une mythologie d'Alamar car tout quartier a besoin de ses mythes »<sup>10</sup>, et souder ses habitants en créant une culture commune. Ils partent du constat suivant : pensée comme cité modèle, Alamar a été érigée dans la plus grande rigueur de l'époque soviétique mais est devenue une cité-dortoir extrêmement hétérogène et à l'habitat vétuste, ce qui laisse peu de place à la créativité et à l'imagination. Comment alors travailler à partir de cette réalité-là ?

Une des premières actions du collectif a été d'effectuer des graffitis et peintures murales dans des lieux de grande fréquentation (arrêt de bus, murs visibles, portes de garages). Une de leurs œuvres est éminemment symbolique. Il s'agit de la reprise du signe indiquant l'entrée d'Alamar. Face à une œuvre monumentale et monochrome (bicolore) inspirée par les canons du réalisme socialiste et qui projette une image d'ordre et d'austérité, le collectif a repris le signe ALAMAR et l'a remodelé par une floraison de formes, de couleurs et de petits détails (dont une banane éminemment phallique, des fleurs, des tâches de lumières) qui signent un mouvement infini et rigolard. C'est une manifestation particulièrement expressive d'une volonté de redessiner du sens pour la vie dans la communauté, à partir d'un élément graphique qui donne une autre identité à la ville.

Omni a aussi créé son propre logo, un visage tout rond, loin de la sècheresse de l'art réaliste, composé de lettres. En légende on peut lire « *revolución del ser* » et « *hip hop liberación* ». « *Hip Hop liberación* » fait référence à une chanson du groupe de rap Anonimo Consejo intitulée *Hip Hop revolución*, une proposition de révolution dans la révolution (contre le racisme, les discriminations, pour une réelle justice sociale, etc.). Omni reprend la formulation et joue sur la proximité de la sonorité pour lui substituer « *liberación* », notion qui va plus loin encore car elle implique non seulement la nécessité d'une révolution dans la révolution mais en creux l'existence d'une structure contraignante dans la révolution. « *Revolución del ser* » renvoie directement à la multitude de panneaux qui affichent la définition de la révolution selon Fidel Castro<sup>11</sup>. En contrepoint de cette définition normative qui pose avant tout les normes de l'action révolutionnaire, Omni propose un retour réflexif sur l'« être révolutionnaire », un questionnement plutôt qu'un schéma idéologique à suivre. Pour se penser comme révolutionnaire, il faut d'abord se penser et agir comme citoyen, car « la révolution doit partir du centre de chaque individu (...) elle a à voir avec la spiritualité de chacun mais de manière collective ».<sup>12</sup>

Ces œuvres parmi des dizaines d'autres dans le quartier témoignent de la création de tentatives de réponses à la normalisation des paysages urbains, de l'existence d'une concurrence pour l'appropriation du sens. Par l'expression graphique libre les graffiteurs occupent l'espace pour le transformer. Leurs œuvres ont, comme les signes politiques

---

<sup>9</sup> « Nos interesa el concepto periférico del Graffiti, que es la libertad de marcar los espacios públicos con la misma libertad que lo hace la gobernatura o la gente en los barrios marginales », citation tirée du document de présentation d'Omni intitulé « Omni con fotos ».

<sup>10</sup> Entretien avec un membre du collectif Omni.

<sup>11</sup> Dans son discours du 1<sup>er</sup> mai 2002 Fidel Castro a défini précisément ce qu'il entendait par révolution : « Revolución es sentido del momento historico, es cambiar todo lo que debe ser cambiado, es igualdad y libertad plenas, es ser tratado y tratar a los demas como seres humanos. Es unidad, es independencia, es luchar por nuestros sueños de justicia para Cuba y para el mundo, que es la base de nuestro patriotismo, nuestro socialismo y nuestro internacionalismo. »

<sup>12</sup> Entretien avec un membre d'Omni.





disséminés dans l'espace, une dimension performative. Elles se lisent comme des contrepoints de ces signes, comme des invites à repenser des normes, à s'autonomiser des critères qui font autorité, à revendiquer une citoyenneté réelle. En cela ces graffitis ont une dimension émancipatrice. Ils touchent aux thèmes tabous du système qu'ils interrogent et mettent en question les pratiques quotidiennes des citoyens qui se plient devant l'imposition qui leur est faite des normes de comportement et de pensée. Un membre du collectif affirme : « Omni est un groupe particulier car il transgresse les limites. Notre objectif est de perdre la peur. De montrer que c'est possible. Si tu es prêt à te lancer en *balsa*<sup>13</sup> sur une mer pleine de requins, ne me dis pas que tu n'es pas prêt à monter un projet ici. »

La proposition foucauldienne d'analyse des relations de pouvoir est donc toujours pertinente : dans les relations de pouvoir, contrairement aux relations de violence, l'individu est libre, c'est-à-dire qu'il dispose toujours de différentes possibilités d'action même si d'autres individus tentent de « conduire sa conduite » et de diriger ses formes d'action. Or c'est cela même que le collectif Omni-Zona Franca et les graffiteurs du mouvement hip hop tentent de récupérer : la pluralité des réponses, des actions, des modes de pensée possibles.

### **2.3 « Pour la santé de la poésie »**

Omni-Zona France construit aussi des actions éphémères, ce qui constitue une autre appropriation de l'espace, par la peinture éphémère, par le corps, par la voix. La liberté d'expression n'est pas pour eux un credo, mais une forme de vie et d'action. Elle passe par le questionnement permanent et la revendication d'une spiritualité émancipatrice. Deux actions, l'une chronique, l'autre unique, témoignent de cette quête : le pèlerinage annuel à Saint Lazare, saint de la santé et de la guérison, le 17 décembre, et une action publique en faveur de la liberté d'expression.

Omni tente d'effectuer à travers le pèlerinage « pour la santé de la poésie » une critique en creux de l'idéologie du matérialisme et de proposer au public une expérience spirituelle et même mystique. Le collectif revendique la prise en compte pleine et entière de l'expérience humaine, critique ouverte de l'athéisme d'Etat à Cuba, inscrit dans la Constitution.

Mon deuxième exemple est une performance, véritable revendication de la liberté d'expression. Il s'agit d'une mise en scène de l'émancipation par rapport aux médias. Des hommes sont littéralement ficelés dans une vision nationaliste et étroite du monde (costumes fabriqués en papier-journal et parsemés de drapeaux qui symbolisent le nationalisme). Ils ne puisent leur information que dans des sources très restreintes (ils respirent uniquement par un tuyau raccordé à une valise personnifiant l'Information). Ils vont réussir à s'émanciper de ce carcan (ils se débarrassent de leurs costumes et de leur unique approvisionnement d'air/d'information) et les brûlent. Ils redeviennent alors des êtres libres et surtout des citoyens. Suit tout un rituel de célébration du recouvrement de leur liberté, à travers la méditation notamment.

---

<sup>13</sup> Pneu de voiture et par extension radeau. En 1994 une trentaine de milliers de cubains se sont jetés à la mer sur des radeaux de fortune pour fuir la crise économique. Cela a fortement marqué l'imaginaire des cubains qui sont restés.



Pour les membres d'Omni, la concentration sur soi est fondamentale et première pour pouvoir ensuite réellement construire du collectif. Le commun est le fruit de l'apport des singularités de tous, il n'a pas vocation à contraindre ces singularités ou à s'imposer à elles. Omni propose donc une démarche inverse à celle généralement pratiquée par les autorités révolutionnaires : du singulier vers le commun et du bas vers le haut.

### 3. Vers la (Re)construction d'un espace public ?

Roger Chartier<sup>14</sup> définit d'après Habermas la notion d'espace public comme un espace de discussion et d'échanges soustrait à l'emprise de l'Etat (c'est-à-dire à la "sphère du pouvoir public") et critique à l'égard des actes ou fondements de celui-ci. Cette définition pose la question de la socialisation politique et des lieux de cette socialisation. Qui échange ? Qui produit la pensée critique ? A Cuba la socialisation politique est extrêmement contrôlée. Pourtant cette socialisation est mise à mal par la crise qui donne une plus grande place à la famille, ouvre le pays aux flux touristiques et donc aux sources d'information alternatives et crée une distinction plus grande entre espace public et privé<sup>15</sup> (cf l'adhésion publique aux normes et leurs subversion dans l'espace privé).

J'analyse l'entreprise des membres du collectif Omni en partie comme une mise en cohérence dans leur vie et dans leurs actions de ces sphères publique et privée. Cette entreprise n'est pas bien sûr exempte de contradictions et de retours en arrière (les membres du collectif sont pris dans des tensions fortes) mais elle est porteuse d'un enjeu d'appropriation symbolique de l'expérience sociale : tenter de remédier à la discordance cognitive, expérience fondamentale du quotidien cubain. C'est peut-être là qu'il faut chercher les éléments d'un nouvel espace public à Cuba.

#### Conclusion provisoire :

Les villes fonctionnent dans la Cuba socialiste comme des espaces de socialisation dans lesquels le processus de production des êtres sociaux est avant tout pensé en termes de transmission, de continuité et de reproduction de l'expérience révolutionnaire. Mais de jeunes cubains viennent subvertir ce processus en promouvant une socialisation politique et culturelle alternative, *una civica*, comme l'a appelée l'un d'eux, une citoyenneté active qui questionne les normes de la pensée et de l'action et leur oppose, non pas pas d'autres normes, mais des stratégies d'émancipation. Les membres d'Omni prônent une liberté totale de penser, d'agir et de créer par la libération des esprits et des corps. Ils ont pour cela théorisé la pratique de la méditation comme une voie vers la connaissance de soi-même et indirectement une manière de se libérer de la peur, conditions indispensables pour réussir à construire du commun dans le respect de l'autonomie de chacun. Le caractère collectif de ces stratégies et leur objectif de diffusion d'une expérience sociale alternative en font des éléments intéressants pour la configuration d'un nouvel espace public à Cuba. Cette analyse vient donc s'inscrire en faux par rapport à la théorisation de l'apathie sociale et politique dans l'île, elle vise à contribuer à l'analyse des logiques de fuite existantes dans la société cubaine, possibles prémisses de la (re)construction d'un débat public.

---

<sup>14</sup> Roger Chartier, **Les origines culturelles de la Révolution française**, Paris, Seuil, 1990.

<sup>15</sup> Voir l'analyse de Vincent Bloch (2005/2006) sur la « concurrence à la conformité » dans les espaces publics.





### Tableau récapitulatif

Normes du régime	Subversion créative
Ordre et discipline	Créativité baroque
Contrôle et surveillance	Liberté et dialogue
Hiérarchie	Horizontalité
Unité monolithique	Diversité dans l'unité
Masse/peuple	Collectif d'individualités
Vertu	Quête de valeurs
Révolutionnaires	Citoyens
Idéologie/politique	Poésie
La Vérité	L'expérimentation
Athéisme d'Etat et matérialisme	Ouverture à la spiritualité/mystique

### Bibliographie

Bloch V., 2006, « Le sens de la lutte », **Communisme**, n°85/86, p.125-147.

Bloch V., « La rumeur », <http://nuevomundo.revues.org/document3651.html>, dernier accès 10/11/07.

Chamboredon J.-C. et Lemaire M., 1970, « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement », **Revue française de sociologie**, vol XI, n°1.

Chartier R., 1990, **Les origines culturelles de la Révolution française**, Seuil, Paris, 244 p.

de la Fuente, A., 2001, **Race, inequality and politics in 20th century, Cuba, A nation for all**, The University of North Carolina Press, Chapel Hill and London, 449 p.

Foucault M., 1984, « Deux essais sur le sujet et le pouvoir », in Hubert Dreyfus et Paul Rabinow, **Michel Foucault, un parcours philosophique**, Gallimard, Paris, p.297-321.

Foucault M., 1975, **Surveiller et Punir**, Gallimard, Paris, 318 p.

Habel J., 2006, « Cuba, le castrisme après Fidel Castro, une répétition générale », **Mouvements**, n° 47-48, pp. 98-108.

Habermas J., 1978, **L'espace public**, Payot, Paris, 324 p.

Hirschman A., 1983, **Bonheur privé et action politique**, Fayard, Paris, Traduction française de Martine Leyris et Jean-Baptiste Grasset, 255 p.

Morucci B., 2006, **Alamar un quartier cubain**, L'Harmattan, Paris, 219 p.

Neveu E. et François B. (dir.), 1999, **Espaces publics mosaïques : acteurs, arènes et rhétoriques des débats publics contemporains**, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 322 p.

Ortega D., « En cada barrio : timocracy, panopticism and the landscape of a normalized community », <http://culturemachine.tees.ac.uk/Articles/ortega/index.htm>, dernier accès le 15 décembre 2006.

Vaz P. et Bruno F., « Types of self-surveillance : from abnormality to individuals at risk », <http://www.surveillance-and-society.org>, dernier accès 17 décembre 2006,